

FRANCINE  
OUELLETTE



WABASSEE



FRANCINE  
OUELLETTE



WABASSEE

Tome 6

*À Monique Lafontaine,  
amie d'enfance et première lectrice à l'âge de nos douze ans.*

### À toi qui t'apprêtes à lire...

En 2004 paraissait *La rivière profanée*, premier tome de la saga *Feu*. Il m'avait alors fallu dix ans pour en établir les grandes lignes et laisser mûrir les idées.

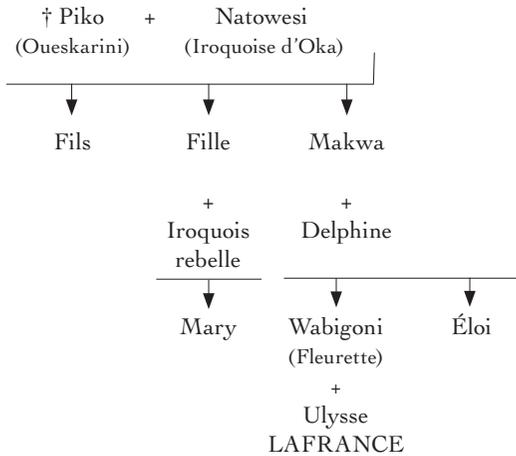
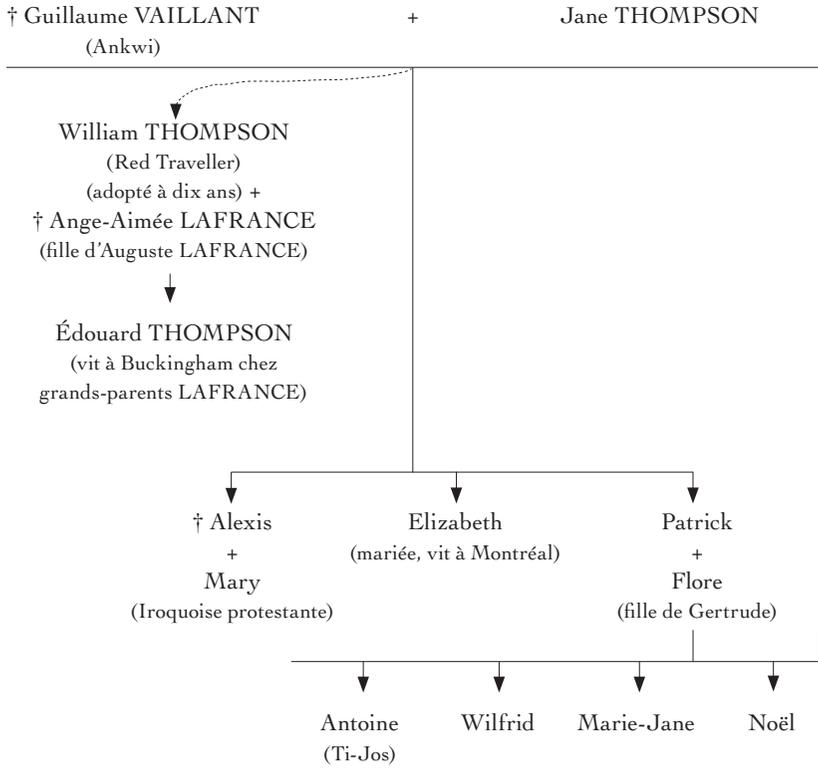
Il est important de savoir que chacun des six tomes est indépendant. Donc, si tu n'as pas lu les précédents, tu peux sans problème entreprendre celui-ci. Par la suite, si le cœur t'en dit, tu pourras accoster sur d'autres rives du passé comme je l'ai fait moi-même.

Je fus guidée ici par une phrase de mon enfance : « Comment c'était avant ? » À l'origine, je voulais simplement couvrir l'exploitation forestière de la rivière du Lièvre. Étant de la région, je croyais en savoir assez sur le sujet jusqu'à ce que je rencontre un ancien chef de drave nonagénaire. Il me parlait des cageux, de Jos Montferrand et de l'Indienne du Wabasse qui lui confectionnait ses mocassins d'enfant en peau de chevreuil. Ce fut une révélation, car j'ignorais l'existence des cageux. Jos Montferrand se classait dans la légende, et la présence antérieure des Autochtones semblait être tombée dans l'oubli. Alors j'ai fouillé dans les livres et les archives pour découvrir qu'avant de transporter du bois, la Lièvre avait servi au commerce de la fourrure et que, pendant des millénaires, elle avait fait partie de l'immense réseau de troc des Premiers Peuples de l'Amérique du Nord.

Ce roman clôture la saga *Feu*. Des personnages fictifs t'y feront vivre des faits réels de notre histoire. Çà et là, des notes en bas de page apportent des précisions sans toutefois être essentielles à la compréhension du texte. Libre à toi de t'y attarder.

Avec *Wabasse*, je t'invite à un voyage dans le temps sur la rivière du Lièvre.

Francine Ouellette



† Personnages décédés

1901



*L'Agnes*, bateau à vapeur qui effectuait la navette Buckingham-High Falls.  
(Bibliothèque et Archives Canada)

## CHAPITRE 1

*À bord de l'Agnes,  
sur la rivière du Lièvre.*

À la vue des activités de chargement et d'embarquement qui se déroulent au débarcadère du Landing, William Thompson presse le pas. D'ici quelques minutes, le bateau à vapeur qui effectue la navette entre Buckingham et les chutes High Falls lancera ses trois coups de sifflet annonçant le départ.

Il vient de s'entendre avec la MacLaren pour s'occuper de la logistique d'un voyage décidé par Lomer Gouin, ministre de la Colonisation. Le groupe de cette expédition dans l'arrière-pays se compose d'une bonne trentaine de personnes. Ces dernières quitteront Montréal le 23 juillet et se rendront jusqu'au terminus de Labelle par le Train du Nord. De là, ils poursuivront en diligence jusqu'au Rapide-de-l'Original<sup>1</sup>. C'est à cet endroit que, avec son équipe et son ami oueskarini Makwa, William les prendra en charge pour les déplacements en canot sur la rivière du Lièvre.

Un grand nombre de personnalités politiques, intellectuelles et journalistiques de la province de Québec sont de la partie. Rien ne doit être négligé pour assurer leur confort et leur sécurité. C'est là un gros défi, mais William sait qu'il pourra le relever. Avec Makwa, il a l'habitude d'organiser et d'accompagner ce genre d'expédition sur le réseau de cette rivière, que ce soit pour les arpenteurs, les messieurs des compagnies forestières ou minières, les employés du gouvernement, les colons ou

---

1. Ancien nom de Mont-Laurier.

encore pour quiconque désire poursuivre en amont de Notre-Dame-du-Laus. Le long de ce parcours, il assure également la vente de la chaux vive qu'il produit sur la terre paternelle des Vaillant, au Wabassée.

William atteint le débarcadère à l'instant même où s'entendent les cris stridents du sifflet de l'*Agnes*. Il salue le matelot en train de détacher les amarres et franchit la passerelle d'un pas lesté. « *All aboard!* » crie le capitaine du haut de la timonerie en lui accordant un clin d'œil amical. Sous son panache de fumée, le vapeur à hélice s'éloigne de Buckingham.

Comme chaque fois, le cœur gros, William regarde s'éloigner cette petite ville industrielle où vit son fils Édouard dans la maison de ses grands-parents maternels. Âgé de sept ans, son garçon lui a rappelé la promesse de l'emmener passer quelque temps chez son oncle Patrick, au Wabassée. William l'a serré tendrement en lui chuchotant à l'oreille que d'ici là il devait promettre en retour d'être sage. Puis, à regret, il s'est détaché de lui, renouvelant la douleur du décès de sa chère femme il y a quatre ans. « Veille sur notre enfant, mon adorée », prie-t-il avant de monter au pont supérieur où les passagers profitent du mouvement de l'air pour se rafraîchir en cette chaude journée de juillet.

Ils se connaissent à peu près tous. Certains sont des réguliers, d'autres des occasionnels. La plupart du temps, ils savent la destination de l'un et de l'autre. Certains descendront en aval des High Falls, d'autres comme William poursuivront en amont de ces chutes spectaculaires à bord du *Thibault*. Ce petit bateau à vapeur les mènera à Notre-Dame-du-Laus, terminus et point de rupture de charge, c'est-à-dire l'endroit où l'on doit changer de moyen de transport, en l'occurrence continuer en canot.

C'est à partir de là que William prend habituellement la relève de la navigation fluviale. Quand l'horaire du trajet l'impose, les clients ont la possibilité de loger à l'hôtel. Les moins fortunés peuvent partager avec Makwa et lui le campement qu'ils installent chaque printemps. Tous ensemble, ils y mangeront autour

du feu et dormiront sur une couche de sapinage à l'abri d'une tente d'expédition en grosse toile.

Véritable plaque tournante de la région, Notre-Dame-du-Laus compte parmi ses infrastructures le magasin général de James McCabe. Ce commerce accommode une diversité de clients. L'Autochtone, le colon, le bûcheron, l'entrepreneur forestier, le marchand, le voyageur y viennent tour à tour troquer, acheter ou vendre des marchandises. On en trouve de toutes sortes et, à défaut, on peut en commander. De plus, on y livre le courrier ainsi que des colis, des animaux domestiques, des poêles, des charrues, des pompes à eau, etc.

En hiver, la vie tombe au ralenti et le gel paralyse la rivière, permettant de s'y déplacer en traîneau tiré par des chevaux ou des chiens. Sitôt la débâcle terminée, les activités reprennent. Par milliers, les billots de douze et de seize pieds voyagent sur le dos de la rivière. Debout sur ceux-ci, chaussés de leurs bottines cloutées et munis de leur gaffe<sup>2</sup>, les draveurs s'y tiennent en équilibre. Bon nombre d'entre eux proviennent justement de Notre-Dame-du-Laus, pépinière de ces hommes agiles et audacieux. Dans le lot, certains auront passé l'hiver dans les chantiers et descendront avec le bois.

De loin, on entend venir les draveurs, leurs voix portées par l'eau. Alors chavire le cœur de la femme, de la mère, de l'amoureuse. L'homme revient. Le père est de retour. Débarrassée de sa carapace de glace, la rivière s'ébroue et les ramène à la maison, les cheveux pleins de poux, mais de l'argent en poche.

Pratiquement jusqu'en juillet, la drave monopolise la Lièvre. Les billots sont dirigés, déviés, repoussés à l'eau lorsqu'ils s'accrochent le long des berges, débloqués lors des *jam*<sup>3</sup> et rassemblés à l'intérieur des estacades pour être finalement acheminés

---

2. Gaffe : perche en bois de trois à quatre mètres munie à son extrémité d'un instrument en fer à un ou deux crochets.

3. *Jam* : *jam*, mot anglais. Embâcle constituée de billots qui, au cours du flottage, s'arrêtent sur un obstacle et s'y entassent.

à Buckingham après avoir emprunté le glissoir<sup>4</sup> des chutes High Falls. Repartent alors dans cette ville les usines et les moulins arrêtés par l'hiver. À bout de ressources parce que condamné à un chômage forcé de cinq mois, l'ouvrier y reprend le collier de sept heures du matin à six heures du soir pour un salaire de crève-faim.

Désencombrée de la précieuse matière ligneuse, la Lièvre retrouve sa fonction de voie de pénétration, les routes étant inexistantes au-delà des High Falls. À ce moment, avec entrain, William reprend son aviron.

À son arrivée sur le pont, les regards se sont braqués sur lui. William a l'habitude. Il ne passe jamais inaperçu, ce qui lui convient. On le surnomme Red Traveller ou encore Le Rouquin chez les Canadiens français. Tant qu'à se distinguer par la couleur de ses cheveux associée à son métier, aussi bien en faire sa marque de commerce et exploiter à fond sa différence. Pour cette raison, son habillement tranche nettement avec celui de ses compagnons de voyage venus généralement par affaires à Buckingham, siège social de la James MacLaren Company Ltd., qui détient la quasi-totalité des droits de coupe sur les deux rives de la Lièvre, et ce, de sa source à son embouchure. Propriétaire des deux moulins à scie et de la récente usine de pâte à papier, cette compagnie règne en maître sur la ville. Pour qui veut obtenir un contrat, une autorisation, une faveur, présenter une demande ou porter plainte, mieux vaut revêtir l'habit de circonstance constitué du complet, du chapeau melon, de la cravate ou du nœud papillon. Chemise blanche, foulard rouge au cou, pantalon et gilet noirs où brille, bien en évidence, la chaîne d'une montre en or glissée dans le gousset, William arbore un feutre à large bord. Il porte une moustache bien taillée en croc, et ses longs cheveux roux sont retenus par un bandeau sur la nuque. Âgé de quarante ans, il en paraît une quinzaine de moins.

---

4. Glissoir: sorte d'auge de grandes dimensions par laquelle on fait descendre le bois flotté pour franchir ou contourner un obstacle.

D'une taille légèrement en dessous de la moyenne, tout en nerfs et souple, les épaules développées par le maniement de l'aviron, il répond à la morphologie idéale du canotier. Si son allure fait sourciller certaines personnes conformistes, elle plaît par contre à ses clients. D'emblée, ceux-ci le voient comme quelqu'un qui ose provoquer des remous et naviguer à contre-courant, ce qui laisse deviner qu'il en ira de même dans la mouvance des flots.

Quand William les prend sous sa direction, il a troqué la chaussure de cuir pour le mocassin et changé de vêtements. Il conserve toutefois son chapeau à large bord et sa montre en or. Celle-ci produit toujours un effet désirable attestant de sa réussite, bien qu'en réalité il l'ait reçue en cadeau pour avoir sauvé la vie d'un prospecteur. Le fait qu'il maîtrise aussi bien l'anglais que le français l'avantage également auprès des dirigeants anglophones, et sa connaissance de la langue algonquine le favorise auprès des Autochtones. William a profité de sa présence à Buckingham pour réitérer ses services de marcheur de bois à la MacLaren. Bien qu'il possède également les compétences pour mesurer les billots bûchés et ainsi calculer les redevances dues à la province de Québec, il s'est bien gardé de les offrir à cette compagnie soupçonnée de falsifier les chiffres avec la complicité des mesureurs. William n'est pas du genre à tricher ni à manger dans la main de quiconque, toute-puissante soit-elle. C'est pourquoi il préfère s'en tenir au « marchage » du bois, c'est-à-dire à faire l'inventaire des arbres commerciaux à abattre, ce qui lui laisse entière liberté d'agir. Cette tâche s'effectue en hiver, tout comme l'arpentage. William raffole de la forêt en cette saison, et rien ne le grise davantage que l'odeur d'un feu de camp au terme d'une bonne journée de travail en raquettes. Ayant acquis l'an dernier les concessions forestières de sa rivale, la Ross Brothers, tôt ou tard, la MacLaren devra en évaluer le potentiel. Peut-être aura-t-elle recours à lui.

Pour l'instant, William se concentre sur l'organisation de sa future expédition, l'action étant l'antidote parfait au cafard qui le gagne chaque fois qu'il quitte son fils. Cet enfant est le reflet

du bonheur qu'il a connu auprès d'Ange-Aimée. Un bonheur tel qu'il ne pourrait en exister d'autre semblable. Édouard ressemble tellement à sa mère, avec ses adorables fossettes aux joues, ses cheveux châains et ses yeux d'un brun doux. Ce petit est la clarté qui subsiste une fois le soleil disparu à l'horizon. Il lui rappelle qu'il y a eu ce soleil éblouissant dans le regard d'une femme et que ce soleil s'est couché pour ne plus éclairer un nouveau jour. C'est pour Édouard que William travaille. Pour payer sa pension et voir à ce qu'il ne manque de rien. Et aussi pour défrayer un jour le coût de ses études, comme le souhaitait sa mère. Par chance, leur enfant s'épanouit dans le cocon affectueux de ses grands-parents pour qui aussi le soleil de leur fille s'est couché. Leur maison est plus qu'un simple pied-à-terre pour William, car elle fut le nid de ses amours et le berceau d'Édouard.

Salué au passage, Red Traveller marche vers l'arrière du bateau. D'une nature sociable, il entretient de bons rapports avec tout le monde, n'étant en compétition avec personne. À la vue d'une place libre près d'un homme, il lui demande en se découvrant :

- Vous permettez ?
- Bien sûr.
- Je suis William Thompson.
- Moi, c'est Henri Lortie.

William le savait, mais il fait mine de l'apprendre. Son vis-à-vis le connaissait sans doute sous le surnom de Red Traveller. Ils se sont croisés à maintes reprises sans jamais s'être adressé la parole.

— Fait chaud aujourd'hui. Vous allez à Salette, je crois, débute William.

— En effet. Et vous, assez loin au-delà des High Falls ?

— Aussi loin qu'un *steamer* peut se rendre, c'est-à-dire à Notre-Dame-du-Laus.

— Pas facile, hein, le portage des High Falls ?

— Non, mais c'est beaucoup plus facile qu'avant. Quand Guillaume Vaillant, mon père adoptif, l'a franchi pour la première

fois en 1837, il n'y avait ni chemin ni charrette à louer comme aujourd'hui. Tout se faisait à dos d'homme dans un sentier. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi impressionnant que ces chutes-là.

— Certains les disent presque aussi grosses que les chutes Niagara, souligne Henri Lortie.

— Il paraît, oui. Je n'ai jamais vu celles du Niagara. Par contre, les High Falls, j'les connais bien. Les Indiens les nomment les Grandes Chutes. Pour eux, elles étaient les gardiennes de leur territoire de chasse. Tout ça a bien changé avec l'exploitation forestière. On y a construit un glissoir sur lequel la MacLaren a maintenant le contrôle depuis qu'elle a acheté la Ross Brothers.

Une ombre passe sur le visage d'Henri Lortie. William en connaît la raison, car parents et amis l'informent de ce qui se passe à Buckingham et dans les environs. Cet homme représente un promoteur de Paris qui désire exploiter en amont la puissance hydraulique des High Falls afin d'y installer des usines et d'y construire éventuellement une ligne de chemin de fer électrifiée qui ouvrirait le marché de la vallée de la Basse-Lièvre présentement enclavée. Le hic, c'est que cela ne ferait pas l'affaire de la gourmande MacLaren, à laquelle il ne manque que cette puissance d'eau pour devenir la maîtresse absolue de la Lièvre.

Halète le bateau à vapeur, tourne l'hélice dans l'eau de la rivière millénaire. Cette eau, jamais la même, qui ne fait que passer. Une route liquide, partie du Nord, qui marche vers le sud, engendrant puissance et rage dans les obstacles. Cette puissance convoitée par l'influente compagnie ainsi que par le client parisien de monsieur Lortie, un dénommé Ulric Rouville, paraît-il. Quelles sont les chances de ce dernier ? Où en sont ses démarches ? A-t-il des contacts au gouvernement ? William aimerait bien le savoir et cherche le moyen d'aborder le sujet sans paraître trop curieux. Après tout, tant qu'une affaire n'est pas conclue, on n'a pas intérêt à en parler au premier venu, ce qu'il représente aux yeux de son compagnon de voyage. La discrétion s'impose, tout comme la prudence des propos. William choisit

d'aborder le sujet des mines de phosphate dont la première exploitation est attribuable à des promoteurs français.

— La navigation aussi a bien changé quand les *steamers* sont apparus pour transporter les minerais de phosphate, évoque-t-il.

— Ah ! Ça, c'était l'bon temps. Maintenant, y a plus rien. À elle seule, la mine High Rock expédiait en Europe huit mille tonnes de minerai par année, précise Henri Lortie.

— Le père de ma défunte femme, ses deux fils et deux de leurs cousins y ont travaillé et vivaient justement au village de la compagnie du High Rock.

— Au plus fort, cent cinquante ouvriers vivaient là avec leur famille. Ils avaient même un bureau de poste. C'était l'âge d'or, comme on dit. Les ouvriers étaient payés deux fois plus que les bûcherons. Tout ça a pris fin quand on a découvert des gisements plus faciles à exploiter en Floride. Est-ce que votre belle-famille vit encore dans la région ?

— À part mon beau-père et un de ses neveux, ils sont partis tenter leur chance aux États-Unis quand la mine a fermé. Deux ans avant, Auguste Lafrance, mon beau-père, a ouvert une boutique de vêtements pour hommes à Buckingham.

— Auguste Lafrance, oui, je connais. Ça marchait bien, cette mercerie. Il ne l'a plus, je crois.

— Non, il ne l'a plus.

Un silence, le temps d'un souvenir. La boutique a fermé ses portes en même temps que les yeux d'Ange-Aimée, qui assurait les retouches. C'est là que William l'a rencontrée. Elle avait pris la relève de sa mère dont la vue baissait. Il était venu s'acheter un complet pour les noces de sa demi-sœur Elizabeth. Il fallait raccourcir le pantalon. Elle fredonnait *Un Canadien errant* en prenant ses mesures et il l'avait accompagnée en chantant les paroles. Surprise, elle l'avait regardé au fond des yeux. Lui aussi. Et l'amour s'était ancré dans leur cœur.

— Il paraît que toute cette histoire de mines a commencé par un échantillon envoyé à Paris, trouve à dire William pour échapper à la blessure du deuil.

— Oui, un échantillon d'une grande pureté qu'on avait expédié à l'Expo de Paris en 1878. Là-bas, dans les Vieux-Pays, ils ont besoin de phosphate pour faire des fertilisants. D'ailleurs, la première mine s'appelait Société française des phosphates du Canada, précise Lortie, le regard allumé, fier de l'engagement des promoteurs français au pays et confiant que celui-ci soit garant de l'avenir.

— Y a eu pas mal d'autres mines par la suite, rappelle William.

— Une dizaine environ. Aucune d'elles n'existe aujourd'hui et l'économie de la région a mangé un dur coup. À Salette, on a perdu presque la moitié de notre monde. Des familles complètes sont parties comme elles étaient arrivées.

— C'est ce qu'il y a de bête avec les mines. On découvre un gisement ou une pépite, pis c'est la ruée. Quand y en a plus ou qu'on n'a plus de demande, tout tombe à l'eau, comme on dit. Mais l'eau, elle, par contre, c'est autre chose. Le pouvoir de l'eau, ça, c'est une richesse inépuisable. L'eau sera toujours là. En parlant des High Falls, mon père adoptif disait qu'un jour ou l'autre on voudrait s'emparer de ce formidable pouvoir d'eau, non seulement pour scier du bois, mais aussi pour produire de l'électricité. Il avait vu juste étant donné que la MacLaren possède tous les pouvoirs d'eau de la Lièvre au sud des High Falls, ce qui alimente ses moulins et son usine et lui permet de fournir l'électricité pour l'éclairage de la ville de Buckingham.

— Malheureusement, il faut croire que cela ne lui suffit pas puisque maintenant elle veut obtenir les mêmes pouvoirs au nord des High Falls, déplore Lortie.

Sentant qu'il a gagné la confiance de l'homme d'affaires, William poursuit :

— D'après moi, ce pouvoir-là peut être une clé d'avenir pour une région tout comme il peut être un cadenas. Tout dépend de qui en aura le contrôle. Si on veut en faire bénéficier les habitants de la région en créant des usines et en bâtissant un chemin de fer, alors c'est une clé qui ouvre la Basse mais aussi la Haute-Lièvre

au reste de la province. Mais si ce pouvoir-là tombe dans des mains égoïstes qui ne s'en serviront que pour leur propre profit, alors il deviendra un cadenas qui fermera la région au commerce et au développement. Moi, j'espère que ce sera une clé.

— Moi aussi. J'y travaille très fort.

— Les chances sont bonnes, vous croyez ?

— Je crois que oui. Une rencontre a eu lieu au début de juin au bureau du premier ministre du Québec, qui se dit favorable à une... clé. Monsieur Rouville, le promoteur parisien, y était en personne. Il ne reste qu'à connaître le prix de cet achat, lui confie Lortie en baissant le ton.

— C'est pas gagné. Faut pas oublier que la MacLaren a l'oreille du premier ministre du Canada et la faveur de celui du Québec. En plus du bois, elle veut l'électricité. En un mot, elle veut avoir pour elle, et pour elle seule, tout le potentiel de la rivière du Lièvre.

— J'ai de bonnes raisons de croire que cela n'arrivera pas, le rassure Henri Lortie.

— Je le souhaite, conclut William.

Un remords l'assaille en pensant à Makwa. Alors que, pour les hommes d'affaires, les High Falls signifient un réservoir de profits, pour son ami oueskarini, elles ne représentent qu'une perte incommensurable. Les Grandes Chutes, gardiennes jadis vénérées de leur territoire de chasse, le rattachent à l'Ancienne. Cette lointaine ancêtre, témoin de l'arrivée des Blancs, y reposerait, et Piko, le père de Makwa, y aurait péri. Cette cataracte relie incontestablement son ami oueskarini au passé révolu de son peuple qui, chaque automne, en franchissait le portage pour aller chasser le wapiti. Physiquement, Makwa possède la force de l'ours que désigne son nom, mais il demeure malgré tout un être blessé. Un être qui multiplie les efforts pour échapper à la désespérance des siens écrasés par la marche de l'Envahisseur.

## CHAPITRE 2

### *Ruisseau du lac des Îles.*

« C'est l'aviron qui nous mène, qui nous mène... », se met à chanter Patrick Vaillant dans l'espoir de mettre fin aux pleurs de son bébé de seize mois maintenu dans sa nagane<sup>5</sup>. Simultanément, l'homme augmente la fréquence de ses coups de pagaie, pressé de remettre le petit Antoine dans les bras de sa maman. Au départ de leur ferme au Wabassee afin d'assister à l'événement exceptionnel qui vient d'avoir lieu au moulin à scie établi à la décharge du lac des Îles, son fils s'était endormi au son de ce chant. Et, tout le long du trajet en canot, remontant le cours de la Lièvre et celui de ce ruisseau, le petit dormait.

L'enfant ne s'est réveillé qu'une fois le canot accosté et rangé près de ceux de l'excursion dont son frère William a la responsabilité avec son ami Makwa. Ah ! Comme il y en avait, des canots ! Et aussi beaucoup de pagayeurs, engagés pour assurer le transport d'une trentaine de personnalités venues promouvoir la colonisation. Dès qu'il a été libéré du porte-bébé, Antoine s'est comporté comme un charme, faisant de lui un fier papa qui le portait sur ses épaules. Mais voilà qu'il s'est remis à pleurer alors qu'ils descendent le ruisseau pour revenir à la maison.

« C'est l'aviron qui nous mène en Haut... », chante Patrick avec entrain. Rien n'y fait. Pire, Antoine pleure maintenant en crescendo. Dépassé, le papa se tait. Quelle idée que d'avoir

---

5. Nagane ou tikinagen : porte-bébé autochtone.

emmené le bébé pour libérer sa femme qui s'est fait une entorse ! Flore l'avait pourtant mis en garde que ce n'était pas aussi simple qu'il se l'imaginait. Tout en continuant à pagayer, Patrick tapote du bout du pied la nagane appuyée contre le siège avant, ce qui semble calmer peu à peu le petit qui finit par arrêter de pleurer. Ouf ! Profitant de l'accalmie, Patrick se met à lui parler.

— T'sais, ton oncle William, c'est pas n'importe qui pour avoir organisé le transport de toutes ces personnalités... Y avait même Lomer Gouin, le ministre de la Colonisation en personne, pis notre député Major, lui aussi en personne... Bon, en réalité, William, c'est ton demi-oncle parce que lui et moi, on a la même mère, qui est ta grand-mère Jane, mais pas le même père, sauf qu'à partir de l'âge de dix ans, William a été adopté par le mien. Ce grand-père-là, tu le connais pas parce qu'il est mort. Y s'appelait Guillaume Vaillant. Ça fait que William Thompson et moi, on se considère comme des frères même si on n'a pas le même nom de famille. La maison que mon père a fait construire en aval des rapides du Wabassee, ben, c'est aussi la sienne. Donc, William Thompson, tu l'verras comme ton oncle pis son fils Édouard, comme ton cousin. Compris ?

Patrick jette un regard attendri sur son fils et, se sentant écouté, il prolonge ses explications.

— Oui, j'suis sûr que t'as compris, mon p'tit Vaillant. De toute façon, les gens qui ne connaissent pas notre histoire et qui nous voient ensemble pensent qu'on est d'la même famille, William et moi, étant donné qu'on est roux tous les deux. Ça, ça nous vient de ta grand-mère Jane qui est irlandaise. Aujourd'hui, elle a les cheveux gris, mais avant, ils étaient roux. Ça fait que les quatre enfants qu'elle a eus, eh ben, on est tous roux, et que toi, mon premier-né, tu l'es aussi en plus d'avoir les cheveux bouclés comme les miens... J'aime autant t'avertir tout d'suite, mon p'tit bonhomme, t'as des grosses chances d'avoir à te défendre sur ce point-là plus tard... Accepte jamais de te faire traiter de Carotte ou de Poil de Carotte. Rouquin, passe encore. C'est comme ça qu'on appelle ici ton oncle William, mais pour la plupart de ceux

qui voyagent avec lui sur la rivière, c'est Red Traveller. J'trouve ça joli, en anglais, le voyageur roux... Ça aussi, ça nous vient de ma mère irlandaise. Grâce à elle, on sait parler anglais, pis grâce à mon père qui était ben ami avec les Indiens, on s'débrouille dans leur langue. William, lui, il la parle très bien à cause de Makwa. J'les ai presque toujours vus ensemble. Makwa passait l'hiver chez nous à apprendre à lire, à écrire pis à calculer. C'est mon père qui lui montrait. Oh ! Il était très instruit, mon père. Et ma mère l'est aussi parce qu'elle a étudié chez les sœurs. Ça fait que chez nous, c'est plein de livres et qu'on aime tous lire. Toi aussi, tu aimeras ça. Quand tu s'ras en âge, y aura peut-être une école dans le bout. En tout cas, le ministre d'la Colonisation l'a promis. Ta maman et moi, on veut que nos enfants soient instruits... Oui, t'as bien entendu : *nos* enfants. Dans deux mois environ, tu vas avoir un p'tit frère ou une p'tite sœur. Toi, tu s'ras l'aîné. Moi, j'suis le dernier des trois que ma mère a eus avec ton grand-père Vaillant... Alexis, c'était l'aîné. Après, y a ma sœur Elizabeth. Elle, tu la verras pas souvent parce qu'elle vit à Montréal depuis qu'elle s'est mariée. Alexis, ben, tu l'verras jamais parce qu'il est mort.

Malgré lui, Patrick revit le tragique décès de son grand frère. Cet hiver-là, tous deux travaillaient pour la Ross Brothers au chantier de Jean-Baptiste Lefebvre à l'est du lac du Cerf, Alexis en tant que bûcheron et lui comme charretier. Son frère était en train de pratiquer une entaille à la hache lorsqu'une branche morte s'est détachée du faîte et lui est tombée dessus, le tuant sur le coup. Alexis avait pourtant l'habitude de vérifier si « une faiseuse de veuve » se cachait dans les branches, sauf cette fois-là. Pourquoi ? Distraction ? Fatigue ? À quoi bon savoir ?

Patrick était allé chercher William et Makwa pour qu'ils l'aident à ramener le cadavre d'Alexis dans le traîneau à chiens. Il marchait en automate derrière eux, chancelant sur ses raquettes, avec la sensation bizarre d'être à l'extérieur de lui-même. Il n'avait pas été en mesure d'annoncer la nouvelle à sa mère et à sa belle-sœur Mary. Avec beaucoup de doigté, William s'en était chargé,

consolant l'une et l'autre, qui pour la perte d'un fils, qui pour celle d'un mari.

Pendant longtemps, il était resté dans un état d'hébétude, se sentant stupidement coupable d'être vivant. Sans enfant après cinq ans de mariage, Alexis avait pris la précaution de rédiger un testament le désignant comme héritier de la terre des Vaillant à condition de prendre à sa charge leur mère et sa veuve Mary. Pour ce qui est de William, ayant toujours secondé leur père dans cette tâche, il conservait le privilège d'exploiter le four à chaux.

Cette terre, Patrick ambitionne d'y élever un jour des chevaux et de vivre des fruits qu'elle produira. De vivre en homme libre, sans plus jamais devoir travailler en hiver dans les chantiers qui, maintenant, relèvent pratiquement tous de la MacLaren.

Par intervalles, Antoine émet des plaintes d'impatience. Dans une vaine tentative de se dégager, il se tortille et affiche une moue de frustration. Craignant l'explosion des pleurs, Patrick imite le hennissement du cheval afin d'attirer l'attention du bébé. La manœuvre réussit.

— Ah, oui ! T'aimes ça, hein, quand j'imites le cheval ? Par contre, j'sais que t'aimes pas trop ça d'être ficelé là-d'dans, mais t'es beaucoup trop grouillant pour être laissé libre dans le canot. Un plan pour chavirer. Dis-toi ben que, si on était venus en charrette, t'aurais été dans la nagane quand même pis t'aurais été pas mal secoué parce que le chemin est raboteux. De toute façon, y faut que tu t'habitues au canot, Antoine, parce que la rivière, c'est encore un chemin ben utilisé... Un chemin qui marche, comme dit Makwa... C'est le seul pour se rendre jusqu'à Buckingham. Dans la région, on a juste des bouts de chemin, mais pas vraiment des routes. La grand-route, ça reste la Lièvre... Tu sais quoi ? Demain, tous ces gens-là ben importants qu'on a vus, y vont descendre ce ruisseau en canot, exactement comme on le fait toi et moi. Ensuite, y vont prendre la Lièvre comme nous autres on va le faire bientôt et ils vont passer devant chez nous pour aller jusqu'à Notre-Dame-du-Laus. C'est William qui m'a appris ça tout à l'heure. Ton oncle va les accompagner en *steamer* jusqu'à

Buckingham. De là, y vont s'rendre à Ottawa et prendre le train pour Montréal. Pis, en s'en revenant, William va ramener ton cousin Édouard. C'est des belles nouvelles, hein ? Comme ça, bien assises sur la galerie, ta maman, avec son pied blessé étendu sur une chaise, ta grand-maman pis tante Mary vont voir passer la flottille de canots remplis de tous ces dignitaires-là. William va nous saluer de son coup de chapeau, pis Makwa de son p'tit hochement de tête. Nous autres, on va les applaudir pis leur lancer des hourras... J'vais m'arranger pour que tout soit en ordre autour de la maison pis des bâtiments. Y vont voir que ma ferme a pas mal d'allure... Pis, tu sais quoi, Antoine ? J'vais aller chercher La Blonde pis sa mère dans le pâturage pour les mettre dans l'enclos près d'la rivière. Ça va impressionner ce monde-là de voir ma jument de race canadienne avec sa pouliche de c'printemps... Bon, je sais qu'elles sont noires toutes les deux, mais j'ai décidé d'appeler la petite La Blonde. Avec un nom de même, c'te pouliche-là passera pas inaperçue... Elle est parfaite. Sitôt née, sitôt sur ses pattes. J'vais l'entraîner de A à Z. Dans deux ans, elle va être prête pour travailler... Tu sais que j'ai le don des chevaux. William, lui, il a le don des chiens de traîneau. Wouf ! Wouf ! Wouf !

Cette imitation ne semble plus amuser le petit, dont l'intérêt s'érousse alors que grandit son exaspération d'être privé de liberté. D'un doigt, Patrick lui touche le bout du nez.

— Chut, chut, mon p'tit bonhomme. Patience, on arrive à la Lièvre. Tu vas voir, ça va aller plus vite quand on va descendre le courant en bas des rapides du Wabasse. Chut, écoute... On les entend... Tu les entends, hein ? Mon père disait que ces rapides-là nous racontent l'histoire des Indiens pis la nôtre... Pendant des siècles, les Oueskarinis se rassemblaient au pied de ces rapides-là quand ils redescendaient ou remontaient la Lièvre. C'étaient des familles, des bandes de chasseurs qui étaient contentes de se rencontrer. Y a un gros portage à faire aux rapides du Wabasse, mais il a rien à voir avec celui des High Falls. Ces grandes chutes-là, les Oueskarinis pensaient qu'elles étaient capables

d'empêcher les Étrangers de remonter la Lièvre. Les Étrangers, ben, c'étaient nous autres, les Blancs... Eh, oui, on a fini par la remonter pour venir chercher du bois... De plus en plus de bois... Du sud au nord tombaient des grands pins qu'on équarriissait pis qu'on envoyait en Angleterre. C'est comme ça que la Lièvre s'est mise à raconter notre histoire. Un jour, y a eu un colosse du nom de Jos Montferrand qui a bâti une ferme forestière au pied des rapides, sur la rive est, du même bord que chez nous et pas très loin. C'était la première ferme du Wabassée... Plus tard est arrivée la MacLaren qui a bâti une deuxième ferme au Wabassée, juste en face d'la première, sur la rive ouest... Depuis que c'te compagnie a acheté la Ross Brothers, les deux fermes sont à elle et l'ancienne sert maintenant juste pour le pâturage de son bétail... Ah ! Tu te d'mandes comment elle fait pour traverser des bœufs pis des chevaux, hein ? En canot, c'est pas possible, hein ? Non, y faut prendre un chaland. Y en a un entre les deux fermes pis y en a un aussi près de chez nous, juste en face d'la famille Grenier sur l'autre rive. C'est bien pratique pour traverser d'un bord à l'autre de la rivière... Pour traverser du bon bord au mauvais bord, termine tout bas Patrick.

Il s'abstient de verser dans l'oreille de son fils toute la grisaille que la rencontre de sa belle-mère a jetée dans son âme. Il n'en fera pas mention non plus à sa femme et lui dira simplement que sa mère a demandé de ses nouvelles et qu'elle était très fière de l'événement grandiose qui s'est tenu aujourd'hui au ruisseau du lac des Îles. Il n'a pas à rappeler à Flore ce qu'elle sait déjà, soit que sa mère désapprouve leur mariage et qu'elle ne prise guère les Vaillant, dont la terre serait située du mauvais bord. Ce n'est pas seulement la Lièvre qui les sépare, mais toute une rivière de préjugés qu'encore aucun chaland ni pont n'ont permis de franchir.

Commère, empreinte de religiosité, superstitieuse, la mère de Flore répand toutes sortes de rumeurs sur le compte des Vaillant. Sa langue pleine de venin murmure sans cesse des prières pour se protéger du diable qui a élu domicile du mauvais bord sous le nom de Mary, l'Iroquoise protestante qu'Alexis a épousée. Pour

le punir, Dieu aurait rendu leur couple infécond avant de lui faire tomber une branche sur la tête. Dans la maison où sa pauvre fille a échoué, Satan se trouve à son aise et propage des connaissances pernicieuses à travers des livres et par le truchement de la langue anglaise associée au protestantisme. Le Malin utilise aussi Makwa, ce Sauvage probablement encore païen pour s'appeler ainsi. Et puis, il y a ce Rouquin, l'enfant du péché commis par *la* Thompson au nez croché avant qu'elle marie Guillaume Vaillant. Patriote en fuite, ce dernier s'est réfugié au ruisseau mystérieux du lac du Cerf où vit la bande de Makwa et où il devint Ankwi.

Ce patriote qu'était son père croyait en l'égalité des hommes et en la liberté des croyances. Au-delà de la terre des Vaillant, ce sont là des valeurs que Flore et lui désirent transmettre à leurs enfants.

Patrick accorde un regard affectueux au petit qui a finalement abdicqué et s'est endormi. Comme il l'aime ! Et comme il aime Flore à travers lui ! Sa Flore, si douce, si différente de sa mère. Sa Flore qui l'aime sans compromis ni restriction. Qui sans difficulté s'est intégrée à la famille des Vaillant, ces gens qui dérangent parce que « pas comme les autres, pas comme tout le monde ». Flore voit une sœur en Mary et une seconde mère en Jane Thompson. Elle garde ouverte la porte de la maison à Makwa et aux siens. Avec lui, elle bâtit l'avenir de leurs enfants du prétendu mauvais bord de la rivière.

L'avenir est de l'autre côté, lui a rabâché belle-maman Gertrude cet après-midi. L'avenir est sur la rive ouest, là où la MacLaren développe la seconde ferme du Wabassee au détriment de l'ancienne. Là où le gouvernement est venu promouvoir la colonisation au moulin à scie du ruisseau du lac des Îles. C'est sur la grande île de ce lac que le député Major a établi une ferme expérimentale qu'il a fait visiter aux dignitaires et à de nombreux journalistes. Le compte rendu de cette visite paraîtra dans les journaux, photos à l'appui. En grand nombre, les colons viendront prendre des terres, formeront une paroisse et y érigeront une église.

Oui, c'est de ce bord-là de la rivière que se trouve l'avenir, selon sa belle-mère. Elle exultait d'entendre parler de la mission

de la colonisation, qui est celle de paver la voie au catholicisme en Amérique du Nord. De tout son être, elle adhère à la nouvelle définition du patriotisme qui se résume à l'expansion de la langue et de la religion. Une définition à laquelle les colons répondent en ouvrant de nouvelles régions où ils donneront naissance à de nombreux catholiques de race canadienne-française. Ce sont là des gens courageux qui doivent affronter bien des misères et remplir des conditions avant d'acquérir les titres de propriété de leur terre. D'une étoile à l'autre, les pieds dans la neige ou la tête dans des nuées de moustiques, ils défrichent et mettent en culture les superficies exigées par le ministère de la Colonisation et que l'agent des terres surveille. Une maladie, un accident, de mauvaises conditions climatiques qui retardent les travaux peuvent éventuellement leur faire perdre le lot pour lequel ils ont obtenu un billet de location. Ah ! Oui, ils ont la vie dure, ces braves colons, mais elle est tout aussi dure dans les manufactures des États-Unis. Au moins, ici, ils peuvent caresser l'espoir d'avoir un coin de pays à eux. Ce que, déjà, Patrick possède avec sa terre libre de dettes et d'obligations.

Il s'engage dans la rivière du Lièvre et sent son canot emporté par la vivacité du courant en aval des rapides du Wabasse. Il a l'impression d'être soudainement libéré. Il s'en va chez lui. Il ira chercher La Blonde et sa maman pour que demain on puisse les admirer dans l'enclos. William et Makwa passeront, guidant, aux frais de la MacLaren, la flottille de cette excursion. Beaux discours, courbettes et applaudissements ont souligné la généreuse contribution de la compagnie. Comme plus d'un, Patrick n'est pas dupe, car la colonisation n'est pas sans intérêt pour la compagnie. Pendant au moins deux ans ou aussi longtemps que toutes les conditions ne seront pas remplies, le bois commercial sur le lot d'un colon est considéré comme faisant encore partie des terres publiques que le gouvernement a concédées. Et la compagnie ne se gêne pas pour y prélever le bois rentable.

Oh ! Non, la MacLaren ne fait rien pour rien.

1902



High Falls ou les Grandes Chutes, gardiennes des *anokiwakis*.  
(Musée McCord Stewart)

Avec son ami oueskarini Makwa, William Thompson, *alias* Red Traveller, s'occupe de la logistique du transport en canot sur la rivière du Lièvre. Un jour, ils doivent accompagner James Bannister dans la visite des fermes forestières. Poussé par l'attrait des vastes paysages canadiens, ce jeune Anglais fraîchement débarqué est très fier d'avoir été engagé par la toute-puissante James MacLaren Company Ltd. Naît alors chez lui le rêve de chasser le fabuleux wapiti.

Dans *Wabassee*, la rivière provoque et porte les événements qui s'articulent autour des principales identités de base du Québec, soit celle des Autochtones qui perdent leur espace vital; celle des Canadiens français, en quête d'un chez-soi; et celle des anglophones de pouvoir tels les MacLaren qui, maîtres de la Lièvre, contrôlent les torrents et les hommes.

Et ces hommes qui travaillent pour eux cherchent à améliorer leurs conditions de vie. Parmi ceux-ci, André, fils de la veuve Rosalie dont Red Traveller est amoureux.

Or, la Lièvre ne l'entend pas ainsi...

Lauréate du prix Ludger-Duvernay, Francine Ouellette est reconnue comme l'une des plus importantes auteures de romans historiques au Québec. Elle a également remporté le Prix littéraire France-Québec ainsi que le Grand Prix du Salon du livre de Montréal. Avec sa saga *Feu*, dont il s'agit ici du dernier tome, elle signe une œuvre majeure de la littérature québécoise, relatant l'histoire commune des peuples autochtones et blancs.

